

Éva Martonyi

L'IDENTITÉ DÉPLACÉE OU L'IMAGINAIRE CENTRIFUGE

Les questions de *l'identité déplacée* seront examinées dans deux volumes de Patrick Imbert, notamment dans *Le réel à la porte* (1997) et *Transit* (2001).¹ En général, le discours critique et les résumés proposés par des manuels d'histoire littéraire du Québec, parus récemment, semblent suggérer quelques idées reçues, et ceci surtout à propos des changements idéologiques et esthétiques intervenus depuis les années 1980. Nous avons pu observer que les questions identitaires y sont largement discutées, et, dans la plupart des cas, en terme d'un *mouvement centripète*, c'est-à-dire présumant un mouvement qui tend vers le centre, qui tend à se rapprocher du centre. Or, l'auteur en question retourne l'axe de son observation et renvoie ses personnages vers le *dehors*, afin de les soumettre à certaines expériences qui se jouent dans une sorte d'*ailleurs*. Il réalise ainsi plutôt un mouvement *centrifuge*, mouvement qui tend à pousser loin du centre aussi bien dans le domaine du fantasmagorique que dans celui de la réalité contemporaine, trajectoire qui est exactement le contraire du mouvement centripète.

Afin de mieux cerner les caractéristiques de cette nouvelle attitude, proposée et mise en texte par l'auteur Patrick Imbert, il convient de passer en revue quelques exemples du discours critique prononcés à propos de ces questions.

Notre premier exemple se trouve dans le manuel scolaire intitulé *La Littérature québécoise du XX^e siècle. Introduction à la dissertation littéraire*.² Il est tout à fait significatif que ce volume contient un chapitre intitulé « Identité et rapport au pays » suivi d'un autre, le dernier en l'occurrence, « Rythmes et parcours : l'éclatement des frontières ». Tandis que le premier chapitre mentionné insiste sur la question de l'identité nationale, surtout dans le domaine de la poésie, le deuxième aborde les questions du multiculturalisme et de l'écriture migrante. En voici deux citations :

¹ Patrick Imbert (né en 1948) enseigne à l'Université d'Ottawa. Il a publié *Le réel à la porte*, paru en 1997, Hull, éd. Vents d'Ouest. Le volume intitulé *Transit*, Hull, éd. Vents d'Ouest 2001, apporte, sur la page de couverture des informations sur l'auteur, notamment : « Il a publié plusieurs livres consacrés à la presse canadienne, aux rapports entre le Canada et l'Amérique latine », etc. puis, il est mentionné qu'il est lauréat du Prix littéraire Outaouais – Café Quatre Jedis 1999. Pour ce qui est des titres de ses œuvres, une liste en est proposée en commençant par les plus récents, *Transit* et *Le réel à la porte*, suivis du *Discours du Nouveau Monde au XIX^e siècle au Canada français et en Amérique latine* – (dont le titre est mentionné en espagnol aussi), dir. avec Marie Couillard, Ottawa, Legas 1995; *L'objectivité de la presse*, Montréal, Hurtubise 1989; *Roman québécois contemporain et clichés*, Presses de l'Université d'Ottawa 1983; *Sémiotique et description balzacienne*, Éditions de l'Université d'Ottawa 1978.

² BRAEN, Christian, PEPIN, Anne-Marie, POISSON, François, ROY, Nathalie, *Littérature québécoise du XX^e siècle. Introduction à la dissertation critique*, Ville Mont-Royal (Québec), Décarie Éditeur 1997.

Au début des années 80, la réflexion sur l'écriture se substitue peu à peu à la confusion des mouvements d'avant-garde et de contre-culture des années 70. Un nouveau rapport au réel naît du contact avec l'étranger sous toutes ses formes. Cela se traduit par trois types de figure : les figures relatives au parcours comme celles du voyage et de l'exil; les figures relatives à la mémoire comme celles du souvenir, des traces et la perte des origines; enfin, les figures relatives à l'identité comme celles de l'altérité, de l'hybridité et du métissage. C'est d'ailleurs à partir de ces figures récurrentes que s'explique la structure souvent éclatée et fragmentée du discours contemporain. La pluralité conduit à une tentative de classification opposée au désordre de la précédente décennie. La littérature ne se reconnaît plus *un* centre et *une* identité, mais *des* centres et *des* identités mouvantes. Le sujet tente de se situer, de se définir et de se réapproprier le réel.³

Si c'est le cas, le désordre est difficile à éliminer, les certitudes sont difficiles à trouver. D'autant plus que l'écriture migrante devient peu à peu prépondérante. Une nouvelle forme de la quête identitaire surgit, une sorte de dédoublement se produit. Chez un certain nombre d'auteurs la mémoire du pays d'origine est encore très vivace. [...] Les catégories du proche et du lointain, du familier et de l'étranger, d'ici et de l'ailleurs se trouvent confondues et reprises à travers la traversée des signes, des langues et des cultures.⁴

On se demande donc si cette littérature, voire l'écriture migrante, serait arrivée à un point final? À un point de non retour? Shanghai, Bagdad, l'Afrique, l'Égypte, l'Italie, le Haïti, le Brésil et même l'Europe constitueront-ils désormais autant d'origines différentes que d'identités, assumées et/ou adoptées, autant d'écritures que d'expériences, toutes ancrées aussi bien dans le personnel que dans le collectif?

Selon notre deuxième exemple, pris dans le livre intitulé *La littérature québécoise des origines à nos jours. Textes et méthodes*,⁵ un changement s'est opéré, à peu près en même temps, au niveau du rapport du moi et de la communauté, notamment :

Les grandes idéologies en perte de vitesse, comme le socialisme et le communisme, sont remplacées par un courant de pensée tournée vers la réalisation de l'individu. Les idéologies de fond ne sont plus endossées avec la même ferveur. Leur sont préférés des engagements ponctuels et éclectiques à des causes humanitaires et civiles ou à des mouvements sociaux spécifiques proches de l'individu. L'engagement ne se fait plus sur une grande échelle, à l'intérieur de grands groupes, mais s'ordonne à partir de collectifs avec lesquels on partage des affinités ou des intérêts communs ; ils ont rarement l'envergure des mouvements de masse connus dans les décennies précédentes. Les idéologies du « moi » comme on les a nommées, prennent appui sur un repli de la vie publique vers la vie privée ; mais elles trouvent tout de même un point d'ancrage social dans la constitution de « tribus », pour reprendre un terme des penseurs postmodernes, dont l'existence est conditionnée par l'intérêt immédiat qu'on en retire. Ces tribus se forment au gré des empathies et se défont sans que leurs membres ne cherchent à s'établir dans une durée ou dans la poursuite d'objectifs réels.⁶

³ *Ibid.*, p. 284.

⁴ *Ibid.*, p. 285.

⁵ WEINMANN, Heinz, CHAMBERLAND, Roger, (sous la dir. de), *Littérature québécoise. Des origines à nos jours, texte et méthode*, Ville LaSalle (Québec), Éd. Hurtubise HMH 1996.

⁶ *Ibid.*, pp. 244-245.

Laurent Mailhot, dans son livre intitulé *La littérature québécoise depuis ses origines*⁷ consacre à la littérature migrante un chapitre au titre significatif « Ailleurs, à côté ». Il rappelle que les Éditions Balzac ont créé en 1993 la collection *Autres rêves* réservé aux auteurs venus d'ailleurs. Quelques exemples y sont cités, de Sergio Kokis à Régine Robin. En dehors de l'évocation des auteurs et des oeuvres devenus depuis célèbres, même dans le contexte de la *littérature migrante*, Mailhot insiste sur le fait qu'un écrivain « ne choisit pas toujours son pays, mais il choisit sa langue. Même si cette langue est apparemment celle qu'enfant il a entendue et parlée, elle n'en demeure pas moins une langue d'adoption ».⁸

Or, tous ces éléments du canon littéraire mentionnés ci-dessus à partir de l'identité problématique jusqu'à la réflexion sur la mondialisation socio-économique se retrouvent, dans les deux oeuvres d'Imbert qui seront analysées. Seulement, ces éléments y sont *disséminés*, et cela à l'aide d'un jeu de discours répété voire dédoublé. Lors de notre analyse, le terme de *dissémination* sera d'ailleurs utilisé en plusieurs sens: il désignera la *dissémination textuelle* – le dédoublement des fragments que nous pouvons lire dans les deux volumes, la *dissémination thématique* – les éléments de construction de l'identité du narrateur-personnage, notamment dans *Transit* où celui-ci, tout en menant sa quête pour une identité apparemment déjà acquise, la remet constamment en question, en se *disséminant*.

La lecture parallèle des deux volumes *Le Réel à la porte* et *Transit*, révèle d'emblée la première spécificité de l'écriture imbertienne. Un certain nombre des nouvelles du *Réel à la porte* seront reprises dans le roman *Transit*, parfois des passages voire des pages entières, parfois uniquement certains passages avec des modifications plus ou moins importantes. Il faut y ajouter que les récits courts donnent l'impression, du moins à la première lecture, d'instantanés, d'arrêts sur l'image, de textes fragmentés et caléidoscopiques. Or, après avoir lu le roman, le lecteur averti aura le plaisir de revoir certains textes, reconnaître le *déjà-vu* et voir insérés dans un autre récit les fragments *déjà-lus*. Une fois insérés dans un contexte plus large et plus élaboré, les fragments gagnent ainsi une signification supplémentaire, obtiennent un sens plus clair.⁹

En même temps, ces fragments, marqués parfois par une typographie différente dans le roman, gardent pour ainsi dire un *statut à part* à l'intérieur du texte dans lequel ils sont insérés. Ils fonctionnent comme des *citations*, comme des textes *parasites*, des textes *étrangers* et *étranges*, du moins lu/relus en tant que tels.

⁷ MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal (Québec), Éd. Typo 2003.

⁸ *Ibid.*, p. 248.

⁹ Nous sommes d'accord, à propos de la nouvelle telle qu'elle est récemment pratiquée par la plupart des auteurs, avec Cristina Minelle qui constate une co-existence de la nouvelle, c'est-à-dire du récit bref, et du fragment. « La fragmentation est donc un dynamisme incessant qui provoque l'amplification et la multiplication du texte. La nouvelle se transforme alors en forme vivante travaillée de l'intérieur par le fragment : une double inquiétude qui, à la fois, fissure et féconde le tissu textuel. » MINELLE (2005), p. 75.

Notons en passant que le recours à ce genre d'intertextualité, sous forme de citation identifiée et/ou identifiable, fait partie des jeux narratifs élaborés par les littératures identifiées comme étant les exemples les plus caractéristiques de la littérature postmoderne.

Or, un deuxième procédé favorisé également par l'écriture postmoderne est utilisé par l'auteur en question. C'est la (ré)utilisation de *la mise en abyme*. Le livre dans le livre, le livre que la fiction contient en tant qu'objet et non seulement en tant qu'unité abstraite, a fait fortune depuis longtemps déjà dans les littératures postmodernes. L'attention spécialement dirigée vers la réutilisation des exemples canoniques du récit spéculaire, tels que l'on les trouve chez Gide, chez Sartre, ou chez quelques-uns des Nouveaux Romanciers français, appartient désormais à la pratique courante des écrivains contemporains et fait l'objet de la critique universitaire de l'analyse textuelle.

Patrick Imbert, pour créer l'effet d'un *récit spéculaire* propose, à la fin de *Transit* une formule astucieuse. Le personnage principal du récit, nommé Alex, visite avec sa femme, Vanessa, et son nouveau-né, Simon, une grotte aux États-Unis, au Nouveau Mexique, pour regarder les peintures anasazies qui en couvrent les parois. Ils décident alors de rédiger un message, soigneusement scellé et mis à l'abri, pour que les gens puissent le retrouver, dans l'avenir, de la même façon que l'homme d'aujourd'hui retrouve et essaie de déchiffrer les messages des vestiges archéologiques. Avant de passer à l'acte, Alex qui est professeur d'anthropologie et un homme de culture, ne manque pas d'afficher sa culture générale en citant un passage de *L'Homme approximatif* de Tristan Tzara. Le fondateur du dadaïsme nous rappelle l'existence de toutes les vies potentielles que chacun aurait pu vivre ou ne pas vivre. (La citation figure d'ailleurs en exergue dans le premier volume et elle se trouve reprise à la fin du deuxième.) Cette phrase de Tzara sur la contingence de notre existence sera indiquée comme « le terme temporaire de [...] réflexion philosophique » des personnages romanesques. Le couple décide donc de réunir quelques objets dans un réservoir. Or, parmi ces objets on verra « [u]ne disquette où se trouvait le texte de son roman le plus récent intitulé *Transit*. Il y racontait les étapes essentielles de sa vie, de l'avortement à la mort de Dolorès, jusqu'à la joie d'avoir un enfant ». ¹⁰

La vie du protagoniste, telle qu'elle a été vécue jusqu'à ce moment, se résume par la quête du bonheur. Bonheur de l'amour du couple, bonheur ressenti à la naissance de leur enfant, porteur d'espoir et de l'avenir. Le roman se termine sur cette image quasiment surréaliste :

La poussière asséchant leurs visages annonçait leur vie ensemble, sans fin. Elle était la perspective de soixante ans à venir d'un bonheur simple, d'un amour envahi de désirs, insupportables par instants. Ils montèrent dans l'auto et se dirigèrent vers leur chalet

¹⁰ IMBERT (2001), p. 210.

ouvrant sur l'horizon des *mesas* et le hurlement des coyotes rouges virant au mauve dans le crépuscule strié de cactus accrochés à la lune.¹¹

Voici donc, présenté en raccourci, le résumé de deux cent pages. Le récit nous est proposé en trois parties dont chacune porte un titre : « Le passé de leur avenir », « L'urgence de l'immédiat » et « L'avenir de leur présent ». Chacun des trois chapitres correspond à une étape de la vie (possible?) d'Alex.

La première étape est celle qui commence par une séparation : l'avortement et la douleur morale et physique ressentis par Alex après le départ de sa maîtresse Sandra. Pour sortir de l'impasse sentimentale et même peut-être aussi professionnelle, il décide d'aller enseigner en Amérique Latine. La deuxième étape est le récit de ses aventures au Salvador, où il est mêlé aux luttes des guérilléros et où il connaît une autre femme, nommée Dolorès. La mort de celle-ci et son départ presque rocambolesque du pays marquera la fin de cette aventure. Puis, la troisième étape est celle du retour, vers le Nord, aux États-Unis, celle de sa rencontre avec la troisième femme, Vanessa. C'est aussi l'étape du meurtre, la vengeance qu'il entreprend en tuant un certain Pedro (Peter). Cette personne, ayant une identité vague et multiple – un ancien du Vietnam, un Navajo passé en Amérique Centrale – devient le complice des forces du gouvernement dans la lutte contre les guérilléros. Son élimination est donc un acte justifié, d'autant plus qu'il est personnellement coupable de la mort de Dolorès. Après avoir commis *le crime parfait*, Alex, bien que soupçonné par les deux femmes qui sont proches de lui à ce moment, n'éprouvera aucun sentiment de culpabilité, retrouvera facilement la paix et le bonheur, dans cette constellation familiale que je viens d'évoquer.

Le parcours du personnage principal va de pair avec l'éclatement des frontières géographiques. Parti d'Ottawa, Alex, trilingue en l'occurrence, parcourt une grande partie du continent américain. Le récit s'ouvre sur la description de son appartement dans un grand immeuble à Ottawa et se clôt par la description du paysage déjà évoqué.

Une présentation plus détaillée de l'*identité disséminée* et la *quête de soi* seront les points suivants de notre analyse. Cette quête du héros se réalise à l'aide d'un parcours digne de tous les héros de roman en quête d'identité. Elle se réalise, dans différents contextes sociaux et idéologiques – multipliés et disséminés – du *réel* contemporain, mais elle se complète par sa quête amoureuse. Le récit sera ainsi une série d'interrogations du personnage (et de l'auteur!) sur la signification de l'engagement politique dans le monde actuel, plus précisément dans les années 1980, et sur la possibilité du bonheur de l'amour toujours revéçu.

La première partie (chapitres 1 à 13) constitue une sorte d'introduction. Le récit s'inscrit clairement dans le temps réel. Au début de l'histoire, nous sommes le 13 février 1986, et, à la fin, vers la mi-juin de l'année suivante. Les grands débats politiques de l'époque sont rapportés, rattachés à la fiction romanesque. Le

¹¹ *Ibid.*, pp. 210–211.

syndicalisme, l'exploitation et l'oppression, le colonialisme, la résistance armée, la misère, etc. font leur intrusion brutale dans l'univers jusqu'alors feutré du personnage principal. Alex finira par être lié, par l'intermédiaire de Steve, à un groupe de gauche, aux syndicalistes.

Steve s'était intéressé au syndicalisme et avait pensé s'engager dans ce domaine car son père avait été initié, en Italie, avant de venir au Canada, à la franc-maçonnerie. Des relents de carbonarisme l'avaient orienté plus à gauche que ses frères d'armes anglo-saxons, plus conservateurs et marqués par une éthique protestante qui respectait l'ordre défini par la théorie de la prédestination.¹²

Steve, un étudiant qui suit des cours du soir en sciences politiques, est une personne haut placée dans la hiérarchie syndicale. C'est lui qui commencera l'initiation d'Alex, en lui expliquant ses raisons de contestation. Mais le hasard intervient également: un jour Alex ouvre un magazine et il tombe sur un article évoquant des « adultes de dix ou douze ans qui se font tuer au Salvador », des histoires de guérilleros très jeunes qui combattent « pour ne pas finir soldats prostitués ou pour ne pas manger dans les dépôts d'ordures »¹³.

Le syndicaliste est attaché à son pays. Il déclare qu'il ne pourrait pas vivre aux États-Unis à cause de son antipathie envers les multinationales américaines. Mais il ne peut pas sortir d'un réseau de paradoxes non plus. La volonté d'assimilation, l'attachement aux formes désuètes de la production dans de petites entreprises tenues au Canada par leurs propriétaires, l'antiaméricanisme qui joue sur le nationalisme canadien, mais qui sert en même temps les intérêts d'exploiteurs proches, etc. – voilà les thèmes des débats menés par les deux personnages.

L'attitude d'Alex s'oppose clairement aux sentiments de Steve, car vivant dans un double contexte culturel, il aime passer d'un contexte culturel à un autre: « Je me sentais libre parce que je pouvais décider de transporter ma maison et parce que mes valeurs n'étaient pas attachées à un endroit précis. [...] Donc, je transporte ma maison à moi tout seul. Et je serais bien prêt à me sentir chez moi dans beaucoup d'endroits au Canada et même aux États-Unis... ».¹⁴

Ainsi, la question se pose : qu'est-ce qui pousse Alex à entreprendre son voyage vers le Sud? Les raisons personnelles et sentimentales, son mal-être après le départ de Sandra, se transforment en un malaise plus général. Mais au-delà de l'aventure purement personnelle, il s'agit aussi de la recherche d'être utile, d'apporter de l'aide, à sa façon, aux démunis et déshérités du Tiers Monde.

Il comprit qu'il ne pouvait plus rester sur ce campus ni dans cet appartement, car les souvenirs heureux le poursuivaient à chaque pas, à chaque geste, entraîné par l'environnement dans une sur-signification qui lui broyait la poitrine. Il envisagea de partir ailleurs, loin, car la sur-signification détruisait toute la signification de sa tâche de profes-

¹² *Ibid.*, p. 16.

¹³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁴ *Ibid.*, p. 18.

seur. Elle ne lui paraissait plus que sous le jour d'un refuge confortable pour adolescents alors que, sur le même continent, pas si loin, au Guatemala, au Salvador, ou au Honduras, des centaines de milliers d'enfants ou d'adultes, car il n'y a pas d'adolescence pour les pauvres, avaient besoin de ses connaissances pour pouvoir échapper à la contrainte du silence et se battre contre les discours exploiteurs et totalitaires.¹⁵

Alex suit les conseils de Steve, prend contact avec les représentants de *Paix et Éducation*, une organisation qui peut l'aider à réaliser son projet. Soeur Evelyne et le père Chavet seront ses aides, ses contacts pour entreprendre sa mission dont il apprendra juste au moment du départ qu'elle n'est pas sans danger. Mais d'abord, il passe une sorte d'examen concernant ses motivations qu'il arrive à formuler au fur et à mesure.

Oui, dit-il, j'ai besoin de donner une signification plus profonde à ma vie et c'est en leur donnant mon savoir technique que, peut-être, les gens que j'aiderai et que j'aimerai là-bas me permettront de reformuler mes désirs et mon idéal. De ce point de vue, l'aide est un échange, non une tentative d'assimilation par la classification et le maintien de supériorités narcissiques.¹⁶

Du moins c'est la réponse qu'il formule au questionnement des représentants de l'organisation. Mais peut-être ses motifs sont moins clairs, moins sûrs. Car, au fond, il y a toujours le souvenir de la femme et la déchirure ressentie après leur séparation. Puis, il y a son désir plus profond, depuis toujours, de partir, « vivre en dehors de sa vocation d'anthropologue, en dehors de ses recherches scientifiques et participer à un échange ou les dons, de natures différentes, ne sont pas impulsifs mais réfléchis, c'est-à-dire réciproques ».¹⁷ Il se sent comme ces preux chevaliers qui s'en allaient pour défendre la veuve et l'orphelin. Il improvise même un texte sur la chevauchée d'un chevalier imaginaire.

Cette préparation du voyage est entrecoupée par la saga familiale qui ajoute des raisons supplémentaires à son départ imminent. L'intrigue se situe dans la réalité du campus universitaire d'Ottawa où l'héritage d'un vieil autobus scolaire transformé en centre de restauration rapide assure au protagoniste quelques revenus tout en offrant du travail temporaire aux étudiants. Or, l'administration de l'université ne voit pas d'un bon oeil cette entreprise et lui conseille de transporter son commerce ailleurs. Alex démissionne de son poste de professeur, sans retirer son autobus, ce qui ennuie pas mal le doyen, car celui-ci préfère nettement l'avoir comme anthropologue que comme marchand de frites.¹⁸

Pour préparer son départ, il discute avec le père Chavez sur le capitalisme américain, sur les conditions de vie différentes des pays pauvres. Il obtient quelques conseils, des adresses utiles et des renseignements sur la nature de sa mission – se-

¹⁵ *Ibid.*, pp. 23-24.

¹⁶ *Ibid.*, p. 25.

¹⁷ *Ibid.*, p. 32.

¹⁸ *Ibid.*, p. 49.

crête et dangereuse – qui nécessite des précautions: découvrir la véritable identité d'un certain Pedro Falcon, un Navajo, un ancien du Vietnam infiltré parmi les guérilléros et travaillant pour la CIA. Ainsi préparé, le narrateur-personnage peut s'embarquer pour le Salvador.

La deuxième partie du roman (chapitres 14 à 37) présente un monde sans merci. Déjà à l'arrivée, à l'aéroport, Alex peut voir la différence qui existe entre les phrases anodines d'un guide de voyage parlant du peuple salvadorien travailleur et ambitieux, et le soldat épileptique qui déclenche une rafale en blessant des gens innocents d'une file d'attente. Le douanier le traite de communiste et le fouille d'une façon humiliante. Puis, arrivé à sa destination, au village de San Cristobal, ses premières expériences sont rassurantes, même s'il commet quelques erreurs d'appréciation de la situation. Pourtant, on l'avait bien averti que la tension entre les habitants des villages, souvent sympathisant avec les guérilléros, et l'armée du gouvernement, ne rendront pas sa vie facile : « [...] chaque groupe va essayer de placer des gens près de toi pour te maîtriser, t'épier et savoir ce que tu fais. »¹⁹

Après quatre jours de discussion, de repas en commun, d'observations et de pratique pédagogique, Alex s'apprête à partir pour San Cristobal. Roberto et Sacvan lui répètent que l'essentiel était de créer un climat de confiance. Il fallait que les enfants et leurs parents comprennent qu'il venait autant pour apprendre d'eux que pour leur apprendre des choses nouvelles et qu'il était de leur côté. Ce que voulait dire être de leur côté restait flou dans une situation où nombre de paysans se tenaient pris entre les demandes de la guérilla et les menaces de l'armée. Être de leur côté dépendait du contexte.²⁰

Il fait la connaissance de Miguel, un enfant intelligent, ouvert qui lui explique pas mal de choses sur la vie au Salvador. Il apprend que le père de Miguel vient d'être atrocement torturé et tué. Ce texte est inséré dans le roman, sous forme de *citation*, avec une typographie différente.²¹ Rédigé par Alex, le texte «poétique et plein d'adjectifs», sera lu devant l'église lors de l'enterrement d'Alejandro. Or, il se rend compte qu'il lui est de plus en plus difficile de « maîtriser le contexte et qu'il était de moins en moins seul, ce qui était de plus en plus dangereux ».²²

Le premier signe des problèmes à maîtriser: les parents des élèves ne souhaitent pas qu'il enseigne l'anglais, langue des impérialistes. Il doit continuer ses leçons en secret, car d'après Alex, la connaissance de l'anglais est le seul moyen pour les enfants de s'élever, d'apprendre à lutter efficacement.

Puis, Dolorès apparaît, dans le récit et dans la vie du personnage. Faisant partie du groupe Mosca Volante,²³ « [u]n des mouvements de guérilla uni dans le Front

¹⁹ *Ibid.*, p. 76.

²⁰ *Ibid.*, p. 74.

²¹ Cf. IMBERT (1997), pp. 9–14. *Alejandro international*.

²² IMBERT (2001), p. 86.

²³ IMBERT (1997), pp. 15–20, *La mouche*.

Farabundo Parti de Libération Nationale », ²⁴ elle mène une lutte acharnée pour soutenir les membres du groupe. Mosca volante, ce nom est mentionné dans le recueil des nouvelles, accompagné de toute une filiation sémantico-poétique sur les mouches! et aussi dans la lettre qu'Alex adresse à ses parents. ²⁵ Encore un texte *parasite* qui vole d'un contexte à l'autre, comme une mouche. Dolorès demande à Alex de porter des messages, d'un lieu à l'autre, car il peut – comme intuitif – passer inaperçu. Son engagement au côté de la résistance est ainsi complet. D'autant plus que sa relation avec Dolorès devient de plus en plus intense, leurs corps s'unissent malgré leurs passés différents, malgré les déchirures sentimentales qu'ils ont éprouvées, l'un et l'autre.

Un autre choc est provoqué par le retour d'Isidoro Vasquez, le responsable des actes de naissance et de décès de la mairie de Santa Ana. La torture l'avait rendu fou. Tout le monde est horrifié à la vue de ce corps détruit. Isidoro répète le nom de Pedro et le mot *navaja*, nom d'une sorte de couteau. Deux mots qui devront avertir Alex et peut-être même les autres sur la véritable identité de ce Pedro, mystérieux et peut-être agent secret. Ce Pedro Falcon, apparemment Mexicain, mais dont les véritables origines resteront cachées jusqu'au moment de la tragédie. Il est « de taille moyenne, presque gras, basané, cheveux noirs comme la plupart des Mexicains et parle avec un accent du Chihuahua... » ²⁶ Pedro se présente un jour, devant la porte d'Alex qui a le sentiment de l'avoir vu quelque part. Dolorès donne à Alex rendez-vous, à Noël, à la capitale, en lui confiant son vrai nom et son adresse. Il découvre que Dolores est « la femme de sa vie ». ²⁷

Alex s'en rend compte en rencontrant, au Salvador, Ana Maria, une ancienne amie brésilienne et, dans le roman, un parangon d'idées reçues et de l'état d'esprit simpliste de certains intellectuels de l'époque:

Quant à elle, ses talents de cinéaste à temps partiel s'exhibaient sous un flot d'idées béates pseudo-postmodernes. Dans ses scénarios, elle présentait toujours une nouvelle classe de postbabyboomers collaborant par contrats précaires avec la globalisation tiers-mondialiste et son fric numérisé. Mon prochain scénario se définit comme une décontextualisation parodiant des années de braise remplaçant dans l'acte privatisant les aspirations communautaires des défavorisés et des intellectuels bourgeois des années soixante-dix, lança-t-elle. ²⁸

L'histoire du cireur de chaussures tué par les policiers à cause d'un transistor pris dans une vitrine dont la glace est brisée constitue le prochain épisode de cette série tragique. ²⁹ Alex fait passer le petit frère du cireur tué chez les guérilleros.

²⁴ IMBERT (2001), p. 87.

²⁵ *Ibid.*, pp. 107-109.

²⁶ *Ibid.*, p. 105.

²⁷ *Ibid.*, p. 117.

²⁸ *Ibid.*, p. 125.

²⁹ IMBERT (1997), pp. 43-50, *Le cireur*.

Puis, il apprend, lors de la prochaine visite de Dolorès qu'elle a assisté au meurtre du général Barana, « fanatique particulièrement enthousiaste, prêt à faire torturer tous les syndicalistes et étudiants quelque peu de centre gauche ». ³⁰ Les événements se précipitent vers la catastrophe imminente: Alex se souvient soudain de sa première rencontre avec Pedro, il sait désormais qu'il est effectivement un Navajo, un ancien du Viet-Nam, un agent secret. Il sait que Dolorès est en danger de mort et il essaie de l'avertir, mais c'est trop tard. Elle sera tuée par une balle – dont le trajet, décrit en cinq pages représente le ralenti du mouvement. Ce texte figure également dans le recueil de nouvelles. ³¹ Alex doit fuir. Sain et sauf, au bout de maintes aventures dignes du meilleur roman d'espionnage, il fêtera avec sa famille, à Ottawa, les cent ans de sa grand-mère. La deuxième partie est donc le récit des aventures avant le retour au milieu d'origine, avant les retrouvailles et le moment de repos dans la vie du guerrier.

La troisième partie (chapitres 38–48) commence par sa nouvelle situation, aux États-Unis, où Alex a obtenu un poste d'anthropologue à l'Université d'Albuquerque. Profitant encore des vacances, il se met en route. Il prend la direction du Colorado, pour aller vers Cortez. Il se trouve près de Mesa Verde quand il rencontre une femme, Vanessa, jeune, saine, sûre d'elle, avec qui il passe des moments de bonheur dans un chalet de montagnes. En reprenant son travail à l'université, il dirige un séminaire consacré aux processus d'intégration des savoirs autochtones, notamment navajos, dans les savoirs spécialisés anglais. Nouvelle rencontre: Marie-Ishina, une Navajo, qui travaille sur la langue navajo et qui, à un moment donné, prononce le nom de Pedro, révèle le lieu où il se trouve. Comme elle se fait analyser par Vanessa, qui est psychanalyste et à qui elle dit combien elle a envie de tuer Pedro ou de le voir tué par quelqu'un, tout devient clair pour Alex. L'épisode de l'arrivée du père de Vanessa entrecoupe le dénouement de l'intrigue. Nous lisons de nouveaux discours sur les contradictions de l'économie mondiale, sur le sort des riches et des pauvres. Une nouvelle rencontre avec Sue et l'évocation des souvenirs de Dolorès, puis les grandes scènes d'amour, précèdent le récit du meurtre – presque rituel en un sens. Vanessa est enceinte et l'histoire est finie.

La troisième partie boucle le récit : un nouveau départ est possible, au Nouveau Mexique, l'avenir est assuré, l'enfant qui va naître et le livre qui sera mis à la disposition du lecteur, comme une bouteille à la mer, portera son message destiné aux générations à venir.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la quête du personnage se réalise à travers un double trajet, celui de l'amour et celui de l'acquisition d'un savoir sociopolitique. En ce qui concerne le premier volet, les trois femmes, Sandra, Dolorès et Vanessa marquent également une sorte d'éclatement et de multiplication. La première, Sandra, surgit dans les souvenirs d'Alex comme l'image d'un bonheur

³⁰ IMBERT (2001), p. 130.

³¹ IMBERT (1997), pp. 33–42, *La balle*

possible, mais jamais atteint. Leur histoire d'amour se déroule dans le milieu domestique du Nord, leur relation semble durer à l'infini. Mais elle prend fin brusquement au moment où Sandra décide de se faire avorter et de quitter Alex :

Ses cheveux d'or blanchis par une légère neige lui donnaient déjà le visage de la vieille femme qu'il aimerait toujours. Ses cheveux blancs qu'il aimait, qu'il aimerait aussi quand elle aurait trente-cinq millions trente mille sept cent une minutes et qu'elle jouerait avec leurs petits-enfants. [...] Cette neige traçait le désir de sa petite vieille toute neuve et de ses rides annoncées par la marque qui, déjà, entourait les commissures des lèvres ponctuées habituellement d'une pointe d'ironie.³²

Alex rencontre la deuxième femme, Dolorès, dans un tout autre milieu, lieu de son exil volontaire. Aussi leurs expériences amoureuses seront d'un tout autre ordre:

Elle était mince, et ses bras musclés faisaient comprendre qu'elle savait manoeuvrer une Kalachnikoff. Puis, quand elle se mit à rire, ses pommettes hautes et légères, proéminentes, semblèrent s'élargir et rappeler des ancêtres autochtones, alors que les sourcils et le nez évoquaient un profil italien...³³

Ancienne étudiante en biologie, elle s'engage dans la révolution.³⁴ Originnaire d'un milieu riche de San Salvador, elle passe dans le camp des guérilleros et finit par être tuée par une balle. Après sa disparition, Alex se rend compte que Dolorès était la femme de sa vie,

que Sandra n'avait été que la voie passionnante mais insuffisante vers ce qui était, parfois, une magie hallucinatoire. Que leur amour était infini et que paradoxalement, diraient ceux à qui cela n'était pas arrivé, il ne faisait que passer. Le plus profond attachement dans le plus grand détachement.³⁵

La troisième femme, Vanessa, est une Américaine, psychanalyste de profession, nantie de toutes les qualités intellectuelles et physiques qui lui permettent d'assumer pleinement l'avenir.³⁶ Après leur rencontre, l'image de Dolorès hante Alex,

³² IMBERT (2001), p. 9. On retrouve presque les mêmes phrases dans la nouvelle intitulée *Le passé de notre avenir*, dans *Le réel à la porte*. IMBERT (1997), pp.72-76. Notons le passage du *je* de la nouvelle au pronom *il* du roman.

³³ *Ibid.*, p. 88.

³⁴ Dolorès apparaît dans la nouvelle intitulée *Les délires du pied*. Elle est l'objet du désir, une figure presque fantasmagorique : « Je rejoins alors Dolorès au bout du campement. Mes 101 101 nuits. Sensations sans sensation, les herbes folles et libres de moustiques caressent le ciel de tes pupilles et ta toison rayonne des soleils de tes cils pinèdes bardés de désir. Le sol calque tes reins, statue grecque emportée à l'horizon de glaise... les herbes folles, nos transhumances. » IMBERT (1997), p. 32.

³⁵ IMBERT (2001), p. 117.

³⁶ Vanessa apparaît également dans une des nouvelles, celles qui porte le titre du recueil, *Le réel à la porte*. Leur relation est pleine de sensualité, de bonheur partagé : « Ensemble, nous allons mettre le réel à la porte jusqu'au soir. » IMBERT (1997), p. 112.

comme celle de Sandra l'a hanté auparavant. Mais leurs images disparaîtront et il connaîtra l'infini du bonheur:

Il resta figé, les larmes aux yeux et l'expression illuminée. Il observa les hanches et le ventre de Vanessa. Il lui sembla voir s'y dessiner les contours d'une chair toute neuve. Il s'entendit répondre : « Je t'aime Vanessa. Je t'aime. Nous n'avons rien d'autre à faire. Le Zen. L'oubli. »³⁷

Le deuxième volet de la quête du personnage romanesque, celui de son apprentissage du monde, *du réel*, est également présenté d'une façon multiple et multipliée. Voici une petite illustration qui démontre bien les paradoxes du discours sur le colonialisme. À l'université d'Ottawa, le professeur John Albert Suleiman, originaire de la Jamaïque et « ardent défenseur du droit des peuples à disposer marxistement d'eux-mêmes »³⁸ s'embrouille dans son discours, ne sachant plus, de quel côté se mettre:

Puis il s'embarqua dans une tirade contre le colonialisme et affirma que les étrangers devraient partir. Alex ajouta, les Anglais ou les Français, par exemple? Et Souleiman, retrouvant son contexte de Jamaïcain colonisé par les Anglais et ayant en tête les discours de ses amis écrivains de la Martinique et de la Guadeloupe répondit: « Oui, les Anglais et les Français ont assez exploité les Amériques et ils continuent. Il faut les renvoyer chez eux et qu'ils ne nous embêtent plus avec leurs mépris comme si on ne pouvait pas écrire ou penser par nous-mêmes; ils sont une entrave au développement d'une écriture et d'une culture typiquement d'ici. »³⁹

L'histoire de la quête du héros pourrait être sans doute tragique. Or, dans plusieurs épisodes, l'humour et les inventions langagières transforment le discours sérieux en un discours ironique. Par exemple, dans un des épisodes de la troisième partie du roman, il s'agit d'une rencontre fortuite du personnage principal, Alex, et d'une Canadienne nommée Sue. Voici un fragment de la conversation *mondaine* rapportée dans le texte:

Tu ne trouves pas qu'Alex et Sue ont un air de ressemblance? Machoire carrée, joues légèrement creuses, pommettes assez hautes et les yeux gris. Si les cheveux de Sue étaient plus courts, de la même longueur que ceux d'Alex, on pourrait penser qu'ils ont eu le même père. Tous les Canadiens se ressemblent, ça doit être l'hiver et le bilinguisme!⁴⁰

Un autre exemple de l'humour langagier est le jeu de mots autour du nom du chien du père de Vanessa : *Sigmhund*, à prononcer avec un h aspiré, pour bien distinguer les deux parties du nom, le premier mot étant évidemment un hommage à Sigmund Freud et le deuxième le sigifiant du terme allemand, dont le sens est : chien.

³⁷ IMBERT (2001), pp. 165-166.

³⁸ *Ibid.*, p. 39.

³⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 202.

En guise de conclusion nous pouvons donc dire ceci : dans les deux volumes analysés nous avons pu constater la pratique d'une écriture à double usage, où le fragment obtient une fonction particulière, car – inséré dans un contexte différent – il crée son propre jeu d'intertextualité, rapproche plutôt qu'il ne sépare les deux textes. Par contrecoup, toutefois, l'effet *livre dans le livre* crée plutôt un effet de distanciation, une remise en question du rapport entre le réel et l'imaginaire. La quête de l'individu se structure selon plusieurs discours – notamment politique et amoureux. Les trois étapes sont nettement séparées, en fonction de leur inscription temporelle et spatiale. Les personnages secondaires sont les adjuvants du protagoniste, surtout les trois femmes, objets successifs de son désir. Elles l'aident ensemble à envisager le réel à la porte. L'expression doit être comprise dans un double sens: le réel qui frappe à la porte et le réel qu'on met à la porte, pour garder l'intégrité intérieure, la sphère privée.

Toute cette construction et déconstruction à la fois, se manifeste à travers la dissémination du discours – érotique, politique, poétique – et qui pourrait aboutir à un message positif : le bonheur existe. Or, le personnage romanesque dont la quête porte sur la construction d'une identité, dès le moment que cette identité semble acquise, la remet en question. Ce double jeu de construction/déconstruction, ce jeu de dissémination se manifeste partout dans le texte, le discours politique risque de se dissoudre dans le discours du corps (des corps) et l'humour tend à éliminer le tragique. Le message final de ces textes tentera de proposer des réponses aux questions et contradictions ultimes de notre univers contemporain. Les oppositions fondamentales y sont thématiques : les riches et les pauvres, le Nord et le Sud, etc. A travers les euphémismes et les formules du langage direct ou du discours pseudo-idéologique, le flou d'une conscience émerge, en démontrant bien des traces et la recherche d'une authenticité peut-être à jamais perdue pour l'homme du début de ce troisième millénaire, qu'il soit canadien, québécois ou habitant du monde.

Liste des ouvrages cités

- BRAEN, Christan, PEPIN, Anne-Marie, POISSON, François, ROY, Nathalie, *Littérature québécoise du XX^e siècle. Introduction à la dissertation critique*, Ville Mont-Royal (Québec), Décarie Éditeur 1997
- IMBERT, Patrick, *Le réel à la porte*, Hull (Québec), Éd. Vents d'Ouest 1997
- IMBERT, Patrick, *Transit*, Hull (Québec), Éd. Vents d'Ouest 2001
- MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal (Québec), Éd. Typo 2003
- WEINMANN, Heinz, CHAMBERLAND, Roger, (sous la dir. de), *Littérature québécoise, Des origines à nos jours, texte et méthode*, Ville LaSalle (Québec), Éd. Hurtubise HMH 1996
- MINELLE, Christina, „Nouvelle et fragment: quand la brisure engendre du nouveau“, *Littératures*, n° 52, Presses universitaires du Mirail 2005